

Consigne du 18 mai : Le passage

Une vie,

En ce temps là la pilule n'existait pas. Je ne saurais jamais si ma mère autorisa l'entrée de son passage secret à mon géniteur, mais ce qui est sûr, c'est que j'obtins mon droit de passage sur terre. Il faillit être bref. Dès que j'eus franchit le col, je fus étranglé par un cordon qui m'enserrait le cou, et sans la dextérité du médecin de famille, je serais passé de vie à trépas sans avoir aperçu la lumière.

De peur d'être passé à tabac par mon grand-père, mon père présumé, s'enfuit avant même d'avoir fait ma connaissance. Ma mère trop jeune pour m'élever me confia à ses parents sans leur demander leur avis. Et c'est ainsi que je fis mes premiers pas dans la vie.

Trop occupés par la ferme pour s'occuper de moi, on me laissa grandir à ma guise. A l'école il fallut casser quelques nez pour que cessent les quolibets désobligeant sur mon état de batard. On cessa de me harceler et je devins chef de bande. J'obtins sans effort particulier mon certificat d'étude, aux grand dam de ma famille qui considérait que pour garder les cochons un diplôme ne servait à rien. Entre temps ma mère avait enfin trouvé l'âme sœur, et m'avait offert un beau-père et des frères et sœurs. Mais pour eux je restais l'intrus, celui qui était par erreur.

J'attendis patiemment l'âge du passage obligatoire par l'armée. Je passais d'une prison à une autre mais au fond de moi je savais que ma nouvelle vie commençait. « Adieu veaux, vaches cochons ! »

Ah ! Le prestige de l'uniforme. Quand elle me vit elle fondit. Elle, la parisienne exilée contre son gré dans ma ville de garnison. Elle me racontait Paris, je lui contais fleurette. On s'aimait. Sa famille ne m'appréciait guère, pour eux je n'étais qu'un garçon de ferme. Mais devant notre volonté de nous unir elle céda et m'accueillit en son sein. Je n'allais pas tarder à découvrir ce que voulait dire être gendre, époux, père et unique pourvoyeur de fonds pour la famille entière.

Au début tout alla pour le mieux. Après l'armée j'eus la chance d'être recruter comme garde barrières aux chemins de fer. La maisonnette du passage à niveau fut notre premier logement. Mais très vite la routine s'installa. Un enfant, puis deux ... puis trois vinrent agrandir notre famille. Mon épouse s'ennuyait, elle regrettait d'avoir quitté Paris, ses passages commerçants, sa vie trépidante. De mon côté je titillais la bouteille pour tromper le malaise qui m'envahissait devant la vie bien monotone que je leur offrais, et devenait irascible.

Les enfants ont grandi tant bien que mal. Je les aimais c'est certain mais ils m'avaient volé l'amour de ma vie, sa beauté, sa jeunesse, son insouciance. Oh nous n'avons pas été malheureux, mais pas vraiment heureux non plus. J'ai quand même pu offrir à mon aimée quelques séjours dans sa ville, là elle retrouvait son sourire, ses yeux pétillaient de bonheur.

Quand l'heure de la retraite a sonné, je me suis dit qu'enfin nous allions pouvoir en profiter ! Hélas, elle est partie trop vite. Là où elle allait, Je n'avais pas le pouvoir de la retenir. Alors de nouveau j'ai attendu. Attendu que l'on m'autorise à franchir le passage vers l'au-delà.

Aujourd'hui nous sommes de nouveau réuni, nous nous réjouissons chaque jour d'être ensemble et regardons attendris notre progéniture s'ébattre dans la vie. Quand je les vois heureux je me dis que malgré tout, je n'ai pas failli dans mon rôle de père, même si ce n'était pas rose tous les jours.

On aurait bien aimé leur faire un signe de là où nous sommes, mais c'est déconseillé, et nous ne voulons pas attirer les foudres du patron qui nous menacerait de nous renvoyer sur terre. Alors de temps en temps nous nous glissons dans les ailes oies sauvages et nous régalaons du paysage qui défile sous nos yeux.

Michèle Sartout

